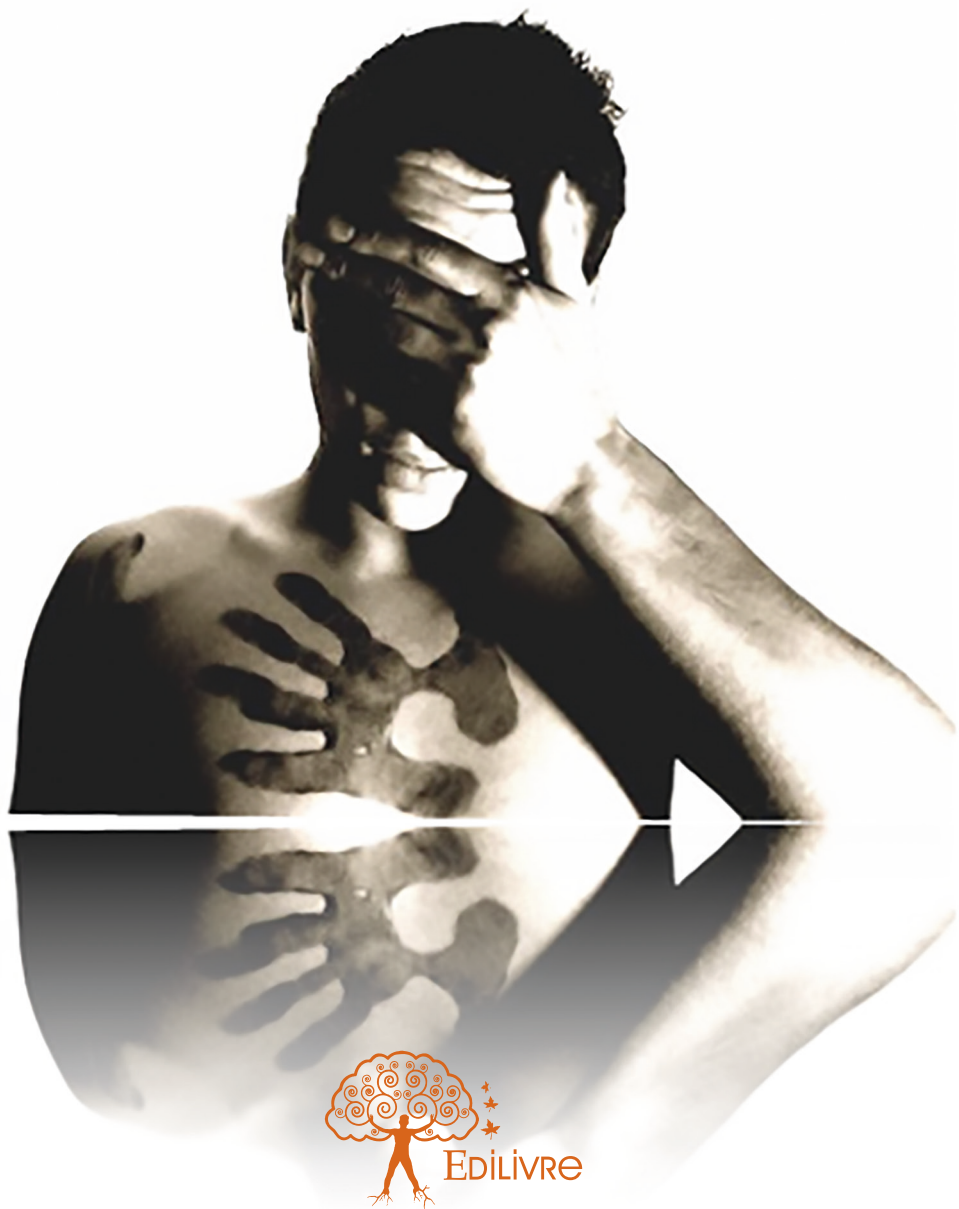


Stéphane B.

Voyage au bout de ma vie



*« Il n'y a qu'un oiseau qui se renouvelle et se redonne
à lui-même la vie ; les Assyriens l'appellent phénix. »*

Ovide

Je me présente, je m'appelle Jean Victoire et, comme mon nom l'indique, j'ai bien réussi ma vie, j'assume ! À 27 ans, je suis chef d'entreprise, je gagne plus que j'en ai besoin et, sans prétention aucune, je suis plutôt bel homme. Aujourd'hui, j'ai rencontré un homme âgé atteint de la maladie d'Alzheimer et j'ai pris une grande décision : en plus de mon agenda déjà bien chargé, je vais écrire un journal de bord qui me permettra, le jour où la vieillesse s'emparera de mon être, de savoir qui j'étais, qui je suis. Cette triste entrevue m'a laissé perplexe ; j'avoue ne pas savoir ce qu'oublier les choses peut engendrer dans une vie.

D'abord on perd ses clefs, ensuite son job, sa femme et on finit par se perdre soi-même. Heureusement pour moi, je n'ai pas de femme et les seules clefs en ma possession sont celles de mon cabriolet et de mon loft.

Aujourd'hui, nous sommes le vendredi 13. Oui, je sais, pour de nombreuses personnes, ce jour devrait être passé sous la couette pour éviter le mauvais sort, mais pour moi, c'est de l'argent qui rentre.

Vous l'aurez compris je dirige une boîte d'assurance et étrangement, durant ce jour, les gens perdent leur bon sens et les accidents arrivent aussitôt. C'est bien connu « le malheur des uns fait le bonheur des autres ».

Triste réalité, je ne sais pas si je suis heureux. Qu'est-ce que le bonheur ?

Je travaille soixante-cinq heures par semaine, je passe mes nuits à développer mon agence et je n'ai pas pris de vacances depuis presque trois ans. Le seul plaisir que je m'accorde encore est un repas chez le traiteur japonais situé en dessous de chez moi.

Mon quotidien devient routine, ma vie un profond vide. Je dors peu et fais le même rêve depuis mon adolescence : je poursuis mon meilleur ami dans les escaliers interminables du métro et finis par le perdre, il s'éclipse. Je tente alors de remonter les marches, mais en vain, je n'atteins jamais la surface et mes efforts sont inefficaces. Enfin, je me retrouve seul au fond d'une cave. Eh oui, rêve symbolique à souhait. Quoi que tu fasses dans la vie, tu finis toujours seul au fond d'un trou, bien ancré dans le sol.

Il est cinq heures dix-huit, je me réveille en sueur, mon cœur palpite et mon cerveau crépète. Je viens encore de faire le même rêve. Si seulement je pouvais sortir de ce métro. Où se cache ce putain d'ascenseur tant désiré ? Impossible de retrouver le sommeil, mais bon, rien de grave de toute façon, je dois partir travailler. Je prends une douche glacée, presque autant que ma libido, regroupe les dossiers oubliés sur mon bureau faisant office de lit et je file comme tous les gens de cette planète qui ont des responsabilités au travail.

Arrivé devant mon agence, j'aperçois un homme. C'est lui, le vieillard atteint de la maladie d'Alzheimer qui, pour la deuxième fois cette semaine, pense que nous sommes mercredi et que nous avons rendez-vous.

Par politesse, mais surtout puisque c'est un client, je l'invite à entrer et lui propose un chocolat, qu'il accepte. Nous entamons une conversation sur sa maladie, il m'apprend qu'il était neurologue, je souris.

Il commence à me parler d'un médicament dont il est l'inventeur, mais son discours me semble confus.

À vrai dire, c'est limite de la science-fiction, son imagination est débordante de folie. Bref, une demi-heure vient tout juste de s'écouler quand un client, attendu cette fois, se présente à moi. Je raccompagne monsieur Voras jusqu'à la sortie où il me fit un geste comme si nous n'allions jamais nous revoir.

Je vous épargnerai la suite de ma journée qui comme dit précédemment n'est que du vide.

Samedi 14, de bonne heure, je reçois un appel. C'est l'épouse de monsieur Voras qui m'annonce son décès dans la nuit, AVC m'a-t-elle dit. Elle me demande de la rejoindre à son domicile. Je m'y rends tantôt. Une fois arrivé, elle me propose de voir le corps de son époux. Je refuse, je ne supporte déjà pas les hôpitaux avec tous leurs malades, alors un mort, jamais de la vie !

Nous nous asseyons sur un sofa vintage. Elle me sert un thé avec de l'eau froide, mais qu'importe, je ne lui dis pas et je la remercie. Soudain, elle me tend une boîte ancienne et me dit que son mari tenait absolument à me la remettre. Sceptique, je l'ouvre : sur le dessus, une photo de mon agence qui fut anciennement le cabinet de son mari, d'où ces nombreuses visites. En dessous, une boîte de réglisses, certainement périmés. Pour lui faire plaisir, j'emporte la boîte. Je la bazarde dans la voiture et pars à l'agence... du travail m'attend.

Déjà lundi, les week-ends passent toujours plus vite que les autres jours, personne ne sait pourquoi et pourtant c'est le cas.

Il est vingt et une heures trente et je rentre chez moi, en voiture bien sûr, car je ne m'aventure jamais dans le métro, vous savez pourquoi... Musique classique à la radio, pluie torrentielle sur la route, parfait pour un virtuose du travail plein de mélancolie. Je me gare. J'aperçois la boîte sur le siège

passager et je décide de la remonter chez moi. Je la pose sur mon bureau et commence à travailler. Il est à présent minuit et j'ai envie de grignoter.

Il y a justement devant moi la boîte du grand-père. Je mange alors un réglisse, me brosse les dents et retrouve mon lit pour la première fois depuis cinq jours.

Mardi 17, huit heures, je me réveille surpris, car je n'ai pas fait ce rêve pour la première fois depuis presque neuf ans et je suis surtout en retard. Je me dépêche, je dois montrer le bon exemple à mes employés.

Sur le trajet, j'écoute la radio, toujours la même, 110.1, musique classique, et je repense à mon rêve de cette nuit : je me retrouve à Prague.

